

mon vase d'amertume. Depuis trois ans chaque jour annonçait la proximité de la mort annoncée du service hospitalier prestigieux mais gênant dont j'avais la charge à l'hôpital Necker. Ce matin-là, je devais prendre la décision de remplir ou non le formulaire de renouvellement quinquennal des fonctions de chef de service. Après des mois d'hésitation, j'allais prendre la décision d'ouvrir mon stylo pour obtempérer quand on m'apprit celle d'une réduction d'effectifs. Qu'allais-je faire ? Ma cervelle obsédée avait, durant l'été, élaboré d'innombrables scénarios de fuites – la survie d'Horace - ou de combats irrédentistes – la mort héroïque et glorieuse du Spartiate. Il n'était de soirs où je n'étais rentré chez moi qu'après des luttes horaires contre le désir de mourir subitement dans mon fauteuil, ma tête s'effondrant sur les paperasses de mon bureau ; par pendaison ? par noyade dans la Seine ? par percussion violente de ma voiture contre un platane ?

Aujourd'hui je sais que j'ai la vie chevillée au corps et que je ne me suiciderai pas physiquement.

A l'époque, je n'en avais pas du tout la certitude.

En fait ce matin-là des pulsions meurtrières prenaient le dessus. Physiquement, j'avais la force suffisante pour tuer sinon de mes mains avec mon arc. Depuis quelque temps le doyen de Necker, Philippe E..., perversément ou non, s'opposait à mes plans, il devenait ma première obsession ciblée. Lui cloué à son fauteuil par une Easton tirée à 45 livres, je voyais le filet de son sang bien rouge rutiler sur son polo noir tranchant sur sa peau blanche de bébé Nestlé. Après lui d'autres, une bonne demi-douzaine, bien identifiées sur ma liste de tortionnaires, faciles à abattre à 10-30 mètres. C'est le déclic vers la première victime qui bloque le serial-killer au stade du doute. Je le sais, j'aurais pu être celui de Necker. J'avais envisagé également la possibilité d'une grève de la faim ; j'allais installer mon matelas dans le couloir de mon bureau parfaitement adapté à cette fin avec sa porte de sortie à sens unique et ses murs aveugles ; j'aurais aimé avoir cette force d'âme qui conduit à de telles actions auxquelles, à tort ou à raison, je n'ai jamais voulu me résoudre tant j'ai répugné à me promouvoir sur les médias, condition sine qua non pour assurer leur succès ; mon équipe adhérerait-elle à une telle initiative ? avais-je le droit moral de leur faire payer d'éventuelles conséquences négatives afférentes à la précarité de leurs situations respectives ? Non, je tiens plus de Pétrone que des prisonniers de l'IRA, et que se passerait-il si je ne tenais pas le coup face aux Néron et aux Thatcher de l'administration. Si je ne pouvais me

médicaments qui lèvent les inhibitions et d'autres qui calment les pulsions léthales.

Mais d'où vient-il que les psychiatres avouent ne pas savoir répondre aux besoins de la moitié de la population qui les consultent pour des troubles de santé mentale, terrain potentiel de l'apoptose civile?

Les suicidaires de chez France Télécom sont-ils des malades mentaux rejetés par la psychiatrie officielle après que la médecine allopathique leur ait dénié le statut de malade physique, le seul sociologiquement acceptable?

Maladie sociale ? Poser la question revient à évoquer le concept de « santé sociale », une tautologie pour les technocrates, une évidence pour ceux qui ont vécu les heurs et les malheurs qu'induit le conflit permanent entre la vie et la mort de toute matière vivante sur la planète Terre. Ces médecins du vivant mortel peuvent le vivant par clients interposés, combien sont-ils à l'avoir expérimenté sur eux-mêmes ? Légions plus vraisemblablement que microcosmes. L'introduction du plein-temps hospitalier a fait plonger le médecin fonctionnaire de l'Université dans le monde de la dépression, me confia un psychanalyste de mes amis il y a une trentaine d'années. Aujourd'hui ce sont les libéraux qui ont le blues. La « crise » passe par là et l'on découvre que si on peut mourir de malheur, le bonheur ne passe plus par la seule financiarisation de la richesse intérieure. ■ JFM.

suicider physiquement, du moins pouvais-je le faire administrativement. Je décidai de ne pas renouveler mon dernier quinquennat. Au bridge, on appelle cela le coup sans nom, la défausse d'une perdante sur une perdante. En langage académique, cela s'appelle se tirer une balle dans le pied. Dans mon langage à moi cela s'appelle se suicider au nom d'une altération de ma santé sociale : une inadéquation entre les impératifs contradictoires et désynchronisés de ma santé physique de sexagénaire en voie de diabétisation, de ma santé mentale fonctionnellement maniaque-dépressive de tout scientifique qui se respecte, de ma santé sociale matraquée par les contraintes matérielles et surtout morales d'une politique hospitalo-universitaire absurdement jupitero-molochienne.

Les suicidaires de France Telecom sont des malades dans mon genre, des victimes d'une incapacité du monde intellectuel à élaborer un code de la santé sociale et d'un monde politique à concevoir une comptabilité détachée des contingences colbertiennes de l'ère pré-numérique. Diogène cherchait un homme, la médecine cherche un nouvel Hippocrate, la politique un Cicéron, le légiste un Montesquieu et l'être humain un Montaigne. ■ JFM;